

MUSÉE DE LA PISCINE
HAUTS-DE-FRANCE Le musée de La Piscine de Roubaix a réouvert samedi après deux années de travaux et six mois de fermeture au public. Le chantier de 9 millions d'euros a permis d'agrandir le musée de 2.000 mètres carrés. Construite dans les années 30, la piscine compte 30 salles d'exposition, dont le bassin entouré de sculptures.



ÎLE-DE-FRANCE Basé au Plessis-Robinson (Hauts-de-Seine), Medasys – éditeur et intégrateur de logiciels médicaux pour établissements de santé dans les domaines du dossier patient, de la production de soins, et des plateaux techniques – a acheté Infologic-Santé, éditeur de logiciels pour les laboratoires d'anatomie pathologie auprès d'E-Log.

Les résidences d'artistes en entreprise séduisent patrons et salariés

- A l'initiative de l'Etat, des institutions culturelles, des clubs de mécènes, les résidences se multiplient.
- Objectif : introduire de la créativité dans l'entreprise et repousser les limites des savoir-faire.

CULTURE

Martine Robert
 @martiRD

Alors que vient de s'achever la FIAC, la foire d'art contemporain, au Grand Palais, les entreprises prennent le relais puisqu'elles sont devenues aussi de hauts lieux d'exposition des artistes : et pas seulement dans les fondations telles que Vuitton, Cartier, Carmignac, Galeries Lafayette et autre Bernardaud. De plus en plus de patrons, à l'instar du négociant en vins et viticulteur Bernard Magrez ou du président de Dedienne Aérospatiale, Jean-Claude Volot, proposent des résidences artistiques ou la réalisation d'œuvres in situ dans leurs établissements. « *Inventer, innover sont des valeurs communes aux artistes et aux entreprises. C'est le croisement de deux formes créatives, de deux manières de penser* », constate Jean-Claude Volot, qui planche pour le Medef sur un rapport intitulé « Art, culture et entreprise ». « *Le Medef, le réseau Entreprendre, le Centre des jeunes dirigeants affichent une volonté forte de s'investir davantage* », confirme Jean-Yves Bohe, chargé de mission à la Direction générale de la création artistique du ministère de la Culture, lequel favorise depuis 2014 l'installation d'artistes en entreprise.

Les directions régionales des affaires culturelles sont mobilisées, avec les centres d'art, les associations ou agences spécialisées dans la médiation, pour faciliter ces rapprochements entre mondes économique et artistique. Cette année, treize entreprises accueillent des artistes dans le cadre de ce programme baptisé « Art et Mondes du travail ». L'an prochain, elles seront quinze. Un guide mode d'emploi sera bientôt publié, avec le soutien du ministère, par le collectif Mécènes du Sud, pour qui ces résidences constituent « *un levier pertinent pour valoriser l'image des territoires* ».

Participation des salariés

Et ces résidences s'avèrent aussi des défis pour les salariés : chez Michelin à Clermont-Ferrand, les employés mettent leur savoir-faire et leurs technologies au service du sculpteur Sara Masüger. Au sein de la Compagnie Française du Bouton, à Pantin, le personnel est convié à visiter cet objet du quotidien par l'artiste Sara Favriau. « *Ces collaborations durent au minimum trois mois et le ministère les encourage en apportant de 5.000 à 12.000 euros selon le projet. Les entreprises, elles, interviennent généralement par la mise à disposition de locaux, de matériaux, de compétences, de moyens de transport et de communication...* », poursuit Jean-Yves Bohe.

« *Une résidence naît le plus souvent d'une rencontre humaine et intellectuelle entre un artiste et un chef d'entreprise* », renchérit Damien Leclere, président de Mécènes du Sud et patron d'une maison de vente aux enchères. Outre l'Etat et les clubs de mécènes

locaux, les institutions culturelles poussent également à ces campagnes. Le Centre Pompidou a lancé son fonds de dotation Accélération, rassemblant des patrons (AXA, Cdiscount, Neufilze OBC, Orange, Terega, Tilder) convaincus qu'ils anticiperont mieux les évolutions du monde en dialoguant avec les artistes et les scientifiques. Ces mécènes s'engagent pour deux ans autour d'un thème (actuellement « Les pouvoirs de l'émotion ») décliné à l'occasion d'un colloque, d'une résidence d'artiste(s) et d'une exposition.

Travailler, produire et inventer ensemble

A la tête du Palais de Tokyo, Jean de Loisy a, de son côté, décidé de mobiliser le tissu économique rhodanais pour produire les œuvres présentées à la prochaine Biennale d'art contemporain de Lyon. Au Carreau du Temple, à Paris, des artistes et des créateurs mais aussi des porteurs de projets économiques, sociaux, environnementaux viennent travailler, produire et inventer ensemble des projets présentés au public. « *Chacun peut développer des comportements un peu conservateurs dans sa façon de travailler, mais la relation à l'artiste amène à regarder différemment son activité, à s'interroger sur sa créativité* », se félicite Damien Leclere. ■

Rémi Groussin a fait jouer Les Ortigues au flipper

L'entreprise créatrice d'événements a accueilli un jeune artiste, qui utilise des matériaux destinés au rebut.

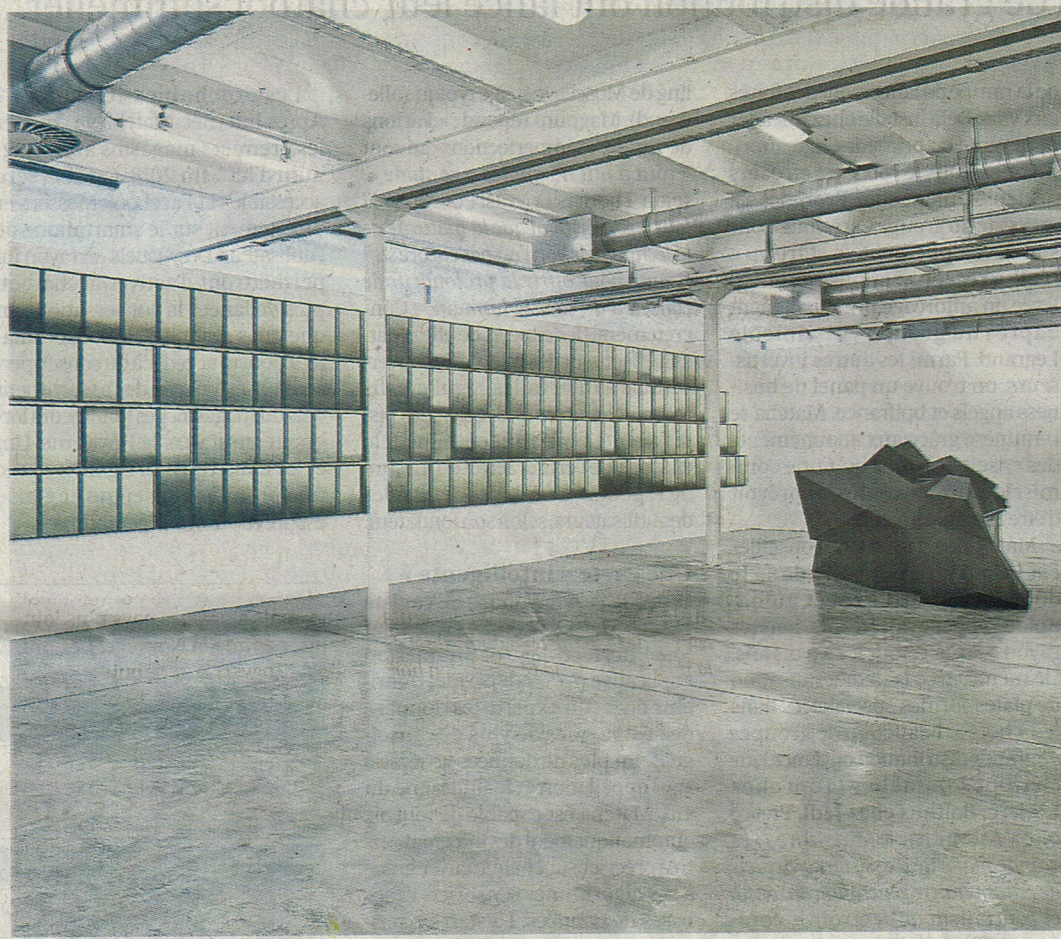
Frank Niedercorn

@FNiedercorn

— Correspondant à Bordeaux

« *Ce fut une période d'intense activité que j'ai un peu vécue comme un salarié de l'entreprise, car j'étais parfois présent de 8 heures à 20 heures.* » Rémi Groussin, artiste plasticien, s'est immergé pendant trois mois dans la société girondine Les Ortigues, spécialiste de l'organisation d'événements ou de salons. La mise en relation s'est faite grâce à l'association bordelaise Zebra3.

L'entreprise, qui emploie une soixantaine de personnes avec différents corps de métiers, fabrique et produit beaucoup d'objets. Une manne pour Rémi Groussin, qui travaille en grande partie à partir de matériaux mis au rebut : « *C'était intéressant, car les entreprises ont beaucoup de mal à organiser cette problématique du recyclage des matériaux.* » Son projet tourne autour d'un objet, le flipper, qu'il utilise comme une métaphore du monde de l'entreprise avec ses individus, ses spécialités et son organisation, qui vise à atteindre le meilleur score. Il fabrique une dizaine d'objets, inspi-



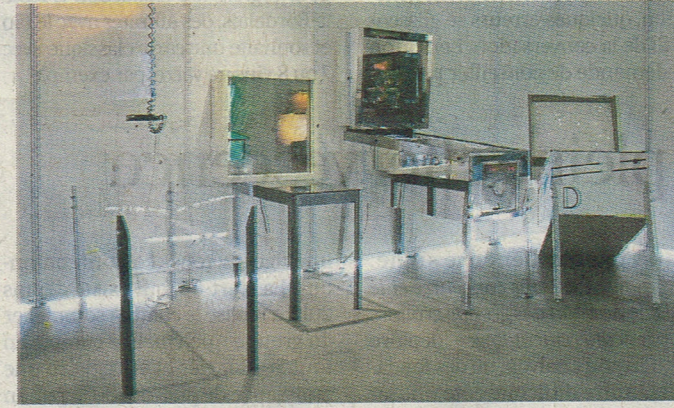
« Mémoires de feu », 2018, œuvre de Berdaguer & Péjus réalisée en résidence chez A2C Services, dans le cadre des Ateliers Quel amour !, en partenariat avec le collectif Mécènes du sud, MP2018, soutenue par le ministère de la Culture. Photo Mécènes du sud/Aix-Marseille

rés de cet engin ludique, regroupés dans une pièce qui devient l'un des lieux de réunion de l'entreprise. D'autant que deux flippers en état de marche sont installés.

Enseignes lumineuses

« *La démarche est très intéressante, car elle apporte un regard neuf et produit de l'interactivité. Même si dans le contexte de l'entreprise dans lequel le temps est compté, ce n'est pas forcément très simple. Il faut aussi reconnaître que tout le monde n'adhère pas et que cela demande de l'accompagnement* », résume Valérie Dufour, responsable du bureau d'études de l'entreprise très associée au projet. Rémi Groussin, par ailleurs professeur d'arts plastiques « *pour gagner [sa vie]* », continue à s'intéresser au monde de l'entreprise.

Il démarre un partenariat avec l'entreprise niçoise Atomic Neon, qui installe des enseignes lumineuses et va lui fournir du matériel électrique déclassé. Pour travailler, il sera en résidence à la Station F, une association qui accueille des artistes dans les anciens entrepôts frigorifiques. « *Cela va être très riche, car j'initie le partenariat indirectement avec l'entreprise sans intermédiaire. Son directeur est sensible à l'art contemporain et voit un intérêt à donner une deuxième vie culturelle à des produits en fin de vie* », insiste l'artiste. ■



Le projet de Rémi Groussin tourne autour du flipper, qu'il utilise comme une métaphore du monde de l'entreprise.

Bernard Magrez met le street art en résidence

Un artiste de street art sera bientôt chez lui au troisième étage de l'hôtel Labottière qui héberge l'Institut culturel Bernard Magrez. L'homme d'affaires bordelais, propriétaire d'une quarantaine de vignobles et passionné d'art contemporain, soutient des artistes en résidence depuis des années, mais il entend réorienter sa politique vers cette jeune discipline : « *Le street art se développe et l'on voit dans les expositions que nous faisons l'intérêt que cela suscite sur tous les publics quel que soit l'âge.* » Un appel d'offres va être lancé pour accueillir successivement quatre artistes l'année prochaine. Chacun aura à sa disposition un atelier d'environ 40 mètres carrés pour une période de trois mois pour travailler à la bombe ou au pinceau sur des parois ou sur toiles. Leurs œuvres seront ensuite exposées dans une « *galerie des nouveaux talents* » au sein de l'Institut. Le mois prochain, une exposition sera par ailleurs consacrée à neuf street artistes féminines.

Nicolas Daubanes a empoigné l'argile de la briqueterie de Nagen

L'artiste et ses étudiants ont transformé les produits de la briqueterie pour en faire des œuvres d'art.

Laurent Marcaillou

— Correspondant à Toulouse

« *Cette expérience a permis de transformer notre produit industriel en œuvre d'art* », se félicite Chantal Blanc-Pratmarty, gérante de la Briqueterie de Nagen, à Saint-Marcel Paulel (Haute-Garonne), et amatrice d'art contemporain. Cette briqueterie artisanale de 9 personnes, qui fabrique des briques pleines traditionnelles et des produits d'encadrement, a accueilli l'artiste Nicolas Daubanes et ses sept étudiants de l'École supérieure d'art des Pyrénées à Tarbes. Le cabinet de conseil en management Collective Pulse les a mis en relation pour une résidence d'artistes entre novembre et juillet.

Le plasticien s'est d'abord imprégné du travail des briquetiers avant d'emmener ses étudiants pendant deux semaines. Il a réalisé deux œuvres sur place. La première, intitulée « *Hiver 72* », a consisté à fabriquer des tuiles plates mais inutilisables, car elles ne se chevauchent pas, pour reproduire le toit de la prison de Nancy sur lequel les prisonniers en révolte étaient montés en 1972. « *Nous avons fabriqué un moule en acier et un millier de tuiles* », raconte Jacques Blanc, le frère de Chantal. Nicolas Daubanes a réalisé un pan de toit exposé au Centre d'art de Saint-Gaudens puis au Carreau du Temple, à Paris, en mai 2019.

Reconnaissance

La deuxième œuvre appelée « *Ergonomie de la révolte* », présentée à la briqueterie puis au Pôle arts et cultures d'Aussillon (Tarn), est une sorte de mur en briques pleines comportant des traces de mains. Les briques ont été empoignées par les ouvriers avant la cuisson. « *Je me suis intéressé à la question de la révolte*, explique Nicolas Daubanes. *Quand on tient cette brique avec une forme parfaite pour la main, on a envie de la jeter !* »

Les étudiants ont réalisé des créations, dont une installation et une rosace composées de rebuts de briques. Ils ont préparé un repas en commun avec les ouvriers, qui ont apprécié de montrer leur savoir-faire. « *Ils nous posaient des questions et nous ont montré le toucher* », se rappelle Gérard, même si la confrontation avec l'art n'est pas évidente. « *L'art contemporain, pour eux, c'est magnifique, mais ça ne me parle pas* », reconnaît Philippe. Pour Jacques Blanc, toutefois, « *la résidence d'artistes nous a apporté un regard sur la possibilité de créer avec nos produits* ». Elle a fourni aussi une reconnaissance à cette briqueterie artisanale confrontée à la concurrence industrielle. ■